

Gonzalo Zaldumbide, Montalvo y Rodó.

Cirot Georges

Bulletin Hispanique, Année 1940, Volume 42, Numéro 3
p. 263 - 265

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

On se doute de la difficulté que présentait la rédaction d'un tel ensemble bibliographique pour l'année écoulée. Il fallait des moyens... américains. Quiconque s'intéresse à l'Amérique latine se doit de faciliter la besogne aux éditeurs en leur envoyant livres et références¹.

G. CIROT.

Gonzalo Zaldumbide, *Montalvo y Rodó*. New-York, Instituto de la Españas en los Estados Unidos, 1938, 283 p.

Montalvo, Rodó ! — Narciso Alonso Cortés leur consacre quelques lignes dans son *Historia de la Literatura española* (p. 414 et 424). Méri-mée mentionne le second (p. 557, et 506 dans la trad. de Griswold Morley) ; Hurtado et González Palencia², ni l'un ni l'autre.

L'Espagne est devenue multiple, littérairement comme politiquement. Il faut la suivre dans tous les pays qu'elle a formés de sa pensée et munis de sa langue. Fortune extraordinaire et enviable, qui lui est exclusive, car si le Portugal se reflète dans le Brésil, l'Angleterre dans les États-Unis, c'est comme dans un miroir unique ; pour l'Espagne, c'est dans autant de miroirs qu'il y a de pays américains de langue espagnole. Et là nous devons retrouver non pas un peu, mais beaucoup de l'Espagne, avec des traits chaque fois assez différents, dont la variété s'accroîtra peut-être à la longue.

Mais, si nous voulons connaître, comprendre la production littéraire de tous ces pays, il faut connaître et comprendre ces pays eux-mêmes. Initiation difficile à amorcer chez les Européens, pour qui l'Espagne, certes, est intéressante, passionnante, mais chez elle, dans sa péninsule, pas au delà... Voilà un de ces préjugés contre lesquels il faut lutter, et des livres comme celui de M. Gonzalo Zaldumbide nous y aideront.

Outre sa valeur personnelle, une physionomie hispano-américaine a pour nous l'attrait de cet exotisme, précisément, de cette ambiance où peu d'entre nous ont pénétré. L'Équatorien Juan Montalvo, l'Uruguayen José Enrique Rodó répondent excellemment à notre bien naturelle curiosité. Il fallait choisir : c'est bien choisi.

Comment ne serions-nous pas conquis tout de suite par la noble et candide figure de Montalvo (1832-1889), quand nous le voyons, lui, l'habitant des Andes, s'exciter à la lecture de Lamartine, et, venu à Paris comme secrétaire d'ambassade, visiter le poète, auquel la vie

1. Depuis la rédaction de ce compte-rendu, deux autres volumes ont paru faisant suite (1938 et 1939) et contenant respectivement « A Selective Guide » pour 1937 et 1938.

2. Éd. de 1932. Il y a une page sur Montalvo et une et demie sur Rodó dans l'*Historia de la Literatura castellana, Estudio histórico crítico que comprende la Literatura hispano-americana*, por Abigaíl Mejía de Fernández (1933, Araluce, Barcelona).

matérielle se faisait dure, et l'inviter à venir dans sa lointaine patrie? Je me rappelle combien était touchant le récit qu'un grand universitaire portugais faisait de son entrevue avec Verlaine, dont l'œuvre enthousiasmait sa jeunesse, et qui le reçut dans un décor plus vulgaire : un café parisien, devant une table garnie de soucoupes. Mais voir Valle-Inclán dans un café madrilène, cela n'était pas non plus sans impressionner... Les grands écrivains, les grands poètes surtout, ont, avaient du moins jadis, ce prestige, cette emprise... Hélas ! les vents ont tourné, un peu partout, en tout cas au pays de M. Zaldumbide¹, qui déclare tout net : « ahora pudiera venir a establecerse entre nosotros el mayor genio de Europa, que eso nos dejaría sin cuidado ». Avis à ceux qui se feraient des illusions ! Nous ne sommes plus à l'âge romantique.

Fatigué du Paris du Second Empire, le bon Montalvo alla en Italie, en Andalousie ; là, il vécut ses rêves d'adolescent ; puis il retourna (il n'avait pas vingt-huit ans) dans son pays, dont la nostalgie l'avait tourmenté. Comment sa figure ne nous serait-elle pas sympathique? — Mais il se lance dans la politique, attaque García Moreno, le dictateur, puis revient à Paris, d'où il lui arrive d'écrire à Victor Hugo, alors en exil, et d'où le chasse l'invasion allemande de 1870. Il rentre dans son pays, où il a le soulagement d'apprendre (1875) l'assassinat de Moreno, mais d'où il doit repartir pour fuir un autre dictateur, Veintimilla ; et, cette fois, il passe par Madrid, où tous ne l'accueillirent pas avec chaleur. La chute de Veintimilla et l'accession de Caamaño ne le firent pas renoncer à son exil volontaire. C'est à Paris qu'il meurt (1882), des suites d'une opération, et revêtu de son frac.

Je me suis arrêté à ce raccourci de biographie, pour faire entrevoir une physionomie de polémiste sud-américain, qui a une grande réputation comme écrivain ; je laisse le lecteur faire connaissance avec l'œuvre même, en s'aidant des allusions qu'y fait M. Zaldumbide, lequel les suppose connues ; supposition gratuite, je le crains, en ce qui concerne les Français, y compris ceux qui lisent l'espagnol. Et pourtant voilà des titres bien attrayants : *Geometría moral*, *De la belleza*, *Catilinarias*, *Carta de un padre joven*, *Siete tratados*, *El Espectador*, et, pour finir, *Capítulos que se le olvidaron a Cervantes*, œuvre posthume où il devance la fantaisie d'Unamuno.

A la production beaucoup moins abondante d'Enrique Rodó, M. Zaldumbide a ménagé deux fois plus de place dans son volume. C'est qu'aussi Rodó, qui, lui-même, a magnifié Montalvo, tient une grande place dans l'histoire idéologique sud-américaine. Sur la « Liste des membres de la Société de Correspondance hispanique », que nous fîmes paraître dans le t. I (1899) du *Bull. hisp.*, figure, comme unique

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 247.

correspondant à Montevideo et pour toute l'Amérique, « Sr. D. José Enrique Rodó, catedrático de literatura en la Universidad » ; et j'avais lu deux des trois petits volumes de *La Vida nueva : El que vendrá, La Novela nueva*, qui constituent le premier (1897) ; *Ariel*¹, qui fait le troisième (1900). Je les comprends mieux aujourd'hui, éclairé par les commentaires que fournit M. Zaldumbide sur eux comme sur le t. II, *Rubén Darío* (1899). Il fallait connaître, comme on dit, les tenants et aboutissants, pour s'orienter autour de ces deux pavillons d'allure modeste. Il y a d'autres choses à lire : on nous donne une note bibliographique qui comprend encore *Liberalismo y Jacobinismo* (1906), *Motivos de Proteo* (1909), *El Mirador de Próspero* (1913), *Cinco Ensayos* (1915), les articles publiés dans la *Revista Nacional de Literatura y Ciencias sociales*, dans *Caras y Caretas*, dans *Plus ultra*. Et surtout il fallait savoir quel était alors l'état d'âme, la mentalité des Américains de langue espagnole, victimes d'une de ces fausses théories qui électrisent puis épuisent les peuples : cette fois c'était celle de la décadence irrémédiable de la race (comme s'il y avait une race !) latine, surtout espagnole (p. 178-182). Il faut tenir compte aussi de l'influence de Renan, Taine, Guyau, Renouvier, Boutroux, Bergson².

Comme Montalvo, Rodó se mêla de politique et, comme lui, il est mort brusquement, loin de sa patrie (à Palerme, en 1916) : il était né en 1872. Tous deux sont bien représentatifs de leurs générations respectives et de leurs pays, qui n'en font qu'un : l'Espagne d'outre-mer.

G. CIROT.

Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen :
Die Versdichtung des Brasiliers Antonio Gonçalves Dias von
Fritz Ackermann. Hamburg II, Paul Evert Verlag, 1938 ;
in-8°, 117 p. RM. 5,50.

Dans la biographie de celui que José Verissimo appelait « le premier et inégalé poète du Brésil », M. Ackermann relève surtout l'influence des études à Coïmbre, celle des voyages d'enquêtes en Europe et de

1. Je voudrais en extraire ces quelques lignes, qui sont de circonstance (p. 79) : « El anti-igualitarismo de Nietzche... ha llevado a su poderosa reivindicación de los derechos que él considera implícitos en las superioridades humanas, un abominable, un reaccionario espíritu ; puesto que, negando toda fraternidad, toda piedad, pone en el corazón del super-hombre a quien endiosa un menosprecio satánico para los desheredados y los débiles ; legitima en los privilegiados de la voluntad y de la fuerza el ministerio del verdugo... »

2. Dans les seize pages de *El que vendrá*, Rodó nomme ou cite Renan, Hugo, Vigny, Taine, Bourget, Zola ; dans les trente de *La novela nueva*, les Goncourt, Daudet, Beyle, Balzac, Loti, Anatole France, Théophile Gautier, et aussi Huysmans et Ibsen ; parmi les Espagnols, Valera, Galdós, Emilia Pardo Bazán, Palacio Valdés.